

vivante, de force obéissante et attentive aux plus impondérables suggestions, et qu'on retombe ensuite sur nos routes poussiéreuses, livrées aux exploits et aux méfaits de l'automobilisme, on ne peut s'empêcher de se demander : vers quelle barbarie nouvelle nous acheminerons-nous encore ? Je ne sais si les autres livres de Binding sont composés dans le style et le goût de ses *Conseils à l'Amazone*. Mais s'il en est ainsi, ce doit être un régal pour les plus délicats.

Bêbê tou. Bêbê tou. Toute bêbê. — Hourra pour le Kangourou !
Miaou.

Voilà un début qui promet. René Schickelé a dû, j'imagine, s'amuser follement en écrivant son dernier roman, qu'il a intitulé : **Symphonie für Jazz** (Symphonie pour Jazz). « En moi habite un musicien fou, qui n'a de cesse qu'il ne se soit rompu le cou. » Ce qui est amusant là-dedans, ce n'est pas tant l'histoire invraisemblable et passablement décousue qui nous est contée, que la musique folle qui l'accompagne, sur un rythme de jazz endiablé, avec le charivari de sa batterie métallique et les modulations capricantes d'un saxophone excentrique, tour à tour lyrique et narquois.

En deux mots : un jeune compositeur, quelque peu dadaïste, se brouille avec la femme qu'il adore, simplement parce que celle-ci lui avoue qu'elle s'est entichée des lieds de Hugo Wolf. Sur ce grave malentendu, on se boude, on se sépare. Elle, bourgeoise un peu sentimentale, promène son ennui de femme délaissée dans les décors luxueux d'un Tout-Berlin ultra-snob, au milieu de pantins multiples dont elle provoque, et puis décourage les travaux d'approche. Excellente occasion pour crayonner des silhouettes empruntées à tous les milieux, à toutes les pègres : de la finance, du journalisme, de la politique, y compris la pègre révolutionnaire et moscoutaire. Lui, avec des instincts plus primitifs et de vagues nostalgies exotiques, il s'est évadé vers l'Océan dont il rêve d'orchestrer, dans une symphonie pour jazz et orgue la rumeur sauvage — et puis, excédé de cette solitude sentimentale, un beau jour, il file vers Paris, enlevé par une cantatrice qui ne tarde guère à l'horripiler avec sa gymnastique suédoise et ses habitudes de comptabilité méthodique. La rencontre d'un sculpteur de génie, nouveau Rodin, qui œuvre infati-

gablement dans son modeste logis de la banlieue parisienne, avec femme et enfants, jette une note plus saine et réconfortante dans cette symphonie abracadabrante et cacophonique. Après une nouvelle fugue, cette fois à travers les cimes alpestres, notre symphoniste dadaïste chez qui s'éveille bizarrement, pendant les sports d'hiver à Saint-Moritz, une vocation paternelle inattendue, finit par envoyer au diable son symbolique saxophone, et un beau soir, par un clair de lune très « vieille romance », il retombe dans les bras de l'épouse délaissée qui se présente à point, juste au moment psychologique. Est-ce la revanche de Hugo Wolf sur la danse nègre, du lied sur le jazz ? Tout cela est d'ailleurs présenté dans un désordre très intentionnel et écrit dans un style trépidant et saccadé, avec cette alternance d'explosions lyriques, de coq-à-l'âne et de persiflage qui est la note propre de René Schickelé.

Voici, par contre, les vers d'un poète grave, d'un poète en prose comme en vers, et où ne se rencontre nul souci de l'actualité sensationnelle, de l'excentricité cherchée. **Trost der Nacht** (la Nuit parle et console), déjà ce titre très romantique et plus encore les vers d'Eichendorff, du plus romantique des romantiques, placés en tête du recueil, nous avertissent qu'il s'agit de méditations sur quelques thèmes que d'aucuns qualifieront peut-être de surannés, mais qui paraissent tels, simplement parce qu'ils sont éternels, qu'ils traduisent les angoisses et les espérances indéracinables du cœur humain. Ce qui rend ces vers, d'une musique très simple et très fluide, et inspirés parfois par la plus fortuite des circonstances, infiniment prenants, c'est que nous y retrouvons Hermann Hesse tout entier, dans son intimité quotidienne, sans aucune pose lyrique, avec toutes les désillusions, les incertitudes, les misères aussi, d'une vie souvent solitaire, assombrie par la maladie et par les premiers symptômes du vieillissement, mais ayant gardé intacte toute la fraîcheur d'un cœur grand ouvert à la fraternité des êtres, à la magie des choses, aux silencieuses féeries de la nature, très épris de l'illusion fiévreuse et colorée de la vie, et puis qui s'abandonne, à d'autres heures, avec une confiance enfantine, aux appels de l'Unité éternelle. En un mot, ce sont des débats et des colloques intimes, écoutés la nuit, à de grandes profondeurs. On y retrouve aisément les principaux motifs qui ont inspiré, depuis 1915, les